

J. BERQUE. L'homme des deux rives.

1910, Frenda (Algérie) – 1995, Saint-Julien-en-Bornes , Landes (France). Deux dates, deux lieux qui couvrent le 20^e siècle et les deux rives de la Méditerranée et embrassent parfaitement bien la vie de Jacques Berque. Il aura rempli ce temps et ces lieux mieux que quiconque.

Une cinquantaine d'ouvrages, écrits en français et traduits en arabe évidemment, et dans les autres langues de la région (Italien, Espagnol, Grec) mais aussi en anglais, en allemand etc. Il y a aussi ceux qu'il a traduit lui-même de l'arabe et pas des moindres comme « Kitab al – Aghani », la poésie d'Adonis et surtout le Coran qu'il reprendra indéfiniment jusqu'à sa mort. Il a laissé près de 200 articles et a dirigé une cinquantaine de recherches qui commencent à être classées, publiées comme les trois volumes « d'Opera Minora », aux éditions Bouchène, Paris.

On ne peut rendre compte de l'œuvre immense du savant sans la lier à la vie de l'homme et comprendre ainsi l'une par l'autre ; les objets de ses recherches par son parcours et ses tumultes, le style même de son écriture par son appétit des mots et des langues, la française qu'il conduit avec art, les multiples dialectes arabes et arabo-berbères qu'il finit par distinguer à la musique des phrases, et enfin la langue du Coran dont il réussit à percer, herméneute qu'il est, certaines de ces plus déroutantes métaphores.

Observons tout d'abord l'homme. C'est un rebelle ! A 20 ans, sur les conseils de son père, administrateur colonial et anthropologue à ses heures il part à Paris pour une agrégation en Lettres Classiques à la Sorbonne. Après deux ans de séjour parisien qui « l'ennuie », il retourne « chez lui », à Frenda ; nous sommes en 1932.

Son père l'envoie alors chez un de ses amis, chef de tribu sur les hauts plateaux du Hodna. Il vivra sous la tente, parcourant les plaines à cheval et déjà, observant et partageant la vie quotidienne des gens de la tribu. Cette posture et cette méthode ne le quitteront plus : pour qui veut savoir, se faire accepter des gens est le meilleur chemin pour les comprendre. Plus tard viendra l'analyse. Exit « l'objectivation », dogme méthodologique de la sociologie classique, qui l'éloignera de la sociologie positiviste en cours alors en France.

En 1934, il est nommé administrateur puis contrôleur civil des tribunaux indigènes marocains et pour finir, adjoint municipal à Fès. De 1946 à 1953 il est relégué dans un canton du Haut Atlas marocain, avec pour consigne de ne pas en sortir. Autant dire qu'il y est assigné en résidence. Ses élans réformistes l'avaient mis en conflit avec l'administration coloniale. Durant cette période, il parcourt les villes et douars du Maroc, étudie « l'ordre juridique » qui organise les relations sociales ; en observant l'application par les cadis des règles et coutumes et les adaptations qu'ils opèrent pour les conformer à la sharia musulmane, il est le premier à déchiffrer cette équation étrange qui avait dérouté les orientalistes classiques accrochés aux textes de l'orthodoxie (la sunna) et les anthropologues qui n'arrivaient pas à remonter de l'observation du « terrain » aux textes qu'ils ignoraient. C'est à l'université de Fès, « el Quaraouiine » qu'il comprendra et analysera ce curieux mélange de « fidélité » aux textes et d'innovations infinitésimales qu'imposent les conflits pratiques de la société. Son texte sur les « 'Amal » est un joyau de l'interprétation juridique de la sharia aux prises avec la vie.

En 1955 il compose sa fameuse thèse sur « les structures sociales du Haut- Atlas » qui clôt magistralement cette période maghrébine, celle de Berque Anthropologue.

Il est alors envoyé en mission par René Maheu, directeur général de l'Unesco, en Egypte et au Liban. Une nouvelle période s'ouvre, à la fois en termes de « lieux » de l'investigation, le Machrek (Moyen Orient) et de centres d'intérêt, l'histoire, la littérature classique, l'analyse politique. En 1957, il est nommé au Collège de France et occupera la chaire d'histoire sociale de l'Islam contemporain, jusqu'à sa retraite en 1980. A partir de cette date, il s'engage fortement dans la connaissance du Moyen Orient jusqu'à délaisser ses travaux d'anthropologie juridique sur le Maghreb. Pris dans la tourmente de la décolonisation, parfois en acteur direct, il devient un des meilleurs et des plus respectés sociologues politiques du monde arabe doublé d'un historien et d'un critique littéraire inégalé. Comble de l'ironie, il découvre, perspicace et téméraire, les différences, importantes, entre cette région et le Maghreb. Il les fait même découvrir aux intellectuels de l'une et de l'autre et ce passeur de Sud au Nord devient aussi un passeur de l'Ouest à l'Est, du Maghreb au Machrek.

De 1980 jusqu'à sa disparition en 1995, il vivra sa « retraite » au sens plein et ancien du terme : comprendre et traduire certains des plus beaux textes de la littérature arabe et quoi de mieux pour entrer cette fois-ci « à l'intérieur de l'Islam », que de tenter la traduction de son Livre, le Coran. C'est la troisième et dernière période qui, l'éloignant des tumultes terrestres le rapproche des interrogations religieuses et spirituelles ; et le voilà, ce chrétien affirmé, plongé dans la compréhension de l'Islam, mais non pas par le bas, par les terrains de l'anthropologie ou des conflits politiques de la décolonisation et du développement ; cette fois, ce sera par le haut, par la transcendance du texte fondateur.

Mais qu'on ne s'y trompe pas : Berque, n'est pas porté à l'ascétisme et il a pris de cette religion, son « yousr », c'est-à-dire sa permissivité à l'endroit de la vie terrestre qui équilibre la balance des devoirs et des peines, « el 'osr ». Il aimait d'ailleurs à répéter ce hadith : « lorsque tu n'éprouve pas de honte, agis à ta guise ». « L'Islam, ce serait l'élan d'un vicaire Savoyard gratifié des joies de la vie ».

Finir en orientaliste, lui qui avait tant reproché à ses illustres prédécesseurs qu'il admirait, les limites anthropologiques de leurs savoirs peut paraître paradoxal ! Mais le paradoxe n'est qu'apparent. Ce n'est pas la connaissance scripturaire de l'islam et des textes anciens qu'il leur reprochait, elle était parfaite, mais leur indifférence dédaigneuse et donc aussi leur ignorance des sociétés réelles dans lesquelles s'incarnait leur ordre symbolique,

En sens inverse d'ailleurs, il avait manifesté beaucoup de dédain et parfois de la mauvaise humeur à l'endroit des « anthropologues » qui ne s'intéressaient « qu'aux pratiques de terrain » et ignoraient superbement les langues et dialectes dans lesquels elles s'inscrivaient, déléguant ce rôle de « traduction » à des informateurs.

Orientaliste donc, oui, mais en fin de parcours, parce qu'alors, il devient possible d'interroger le terrain par le texte, la pratique et son ordre symbolique, et appeler à sa rescousse si nécessaire, l'histoire et ses comparaisons,

Berque, un anthropologue, un historien et un orientaliste, c'est ainsi qu'il aimait à se présenter.

J. Berque, le Virgile qu'il fallait, pour guider le visiteur se rendant, sur les bords de Loire, à l'IEA.